HAL open science

Une invitation à (re)penser les enjeux écologiques par le sensible

Théa Manola

To cite this version:

Théa Manola. Une invitation à (re)penser les enjeux écologiques par le sensible. Diversité : ville école intégration, 2020, L'école écologique, 198, pp.121-126. hal-03258533v2

HAL Id: hal-03258533

https://hal.science/hal-03258533v2

Submitted on 3 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Une invitation à (re)penser les enjeux écologiques par le sensible

Théa Manola
Univ. Grenoble Alpes, CNRS, ENSAG*, AAU-CRESSON, 38000 Grenoble, France
* School of Architecture Univ. Grenoble Alpes

Les questions écologiques sont aujourd'hui centrales et inévitables de toute pensée sur les milieux de vie. Longtemps technicisées et portées à des échelles d'action (trop) larges, les questions écologiques se relocalisent depuis quelques années voire décennies. Dans ce mouvement, la place des êtres, des corps, des sensibilités, devient un sujet de discussion et de production dans plusieurs champs scientifiques et d'action. Dans ce cadre, le sensible peut être considéré comme une entrée pertinente pour penser les changements actuels et futurs de nos milieux de vie.

Le sensible est de plus en plus diffus : les formations l'intégrant (notamment universitaires, mais aussi les programmes de l'élémentaire et du secondaire) se multiplient, la recherche n'a jamais été aussi prolifique à ce sujet (en France comme à l'international), les concepteurs de nos espaces de vie quotidiens le revendiquent. Dans cette diffusion voire « banalisation » du sensible, les questions posées entrent inévitablement en discussion avec les enjeux écologiques. Ceci s'explique par le fait que nos expériences sensibles contemporaines évoluent fortement (Thibaud, 2016), mais aussi, de manière secondaire, par des bases solides, théoriques et méthodologiques issues d'une première série de travaux scientifiques très riches, qu'il s'agit maintenant de questionner ou d'appliquer dans cette perspective contemporaine.

Comment le sensible nous invite à (re)penser les enjeux écologiques ? Telle est la question que nous allons discuter ici. Le parti pris est d'aborder des questions épistémologiques relatives à ce croisement sensible/enjeux écologiques et de tenter de les éclairer ou les illustrer par des apports plus pratiques, issus de productions scientifiques sur le sensible. Les apports du sensible à la pensée écologique que nous identifions ici sont : la non distanciation entre les êtres et le monde et de ce fait l'importance de l'expérience ; les passerelles créées entre disciplines et de ce fait le travail « entre » les disciplines ; la compréhension des mondes en même temps que leur projetations nouvelles.

Aussi, précisons ici que les réflexions apportées émanent des travaux issus des études urbaines et des sciences humaines et sociales appliquées à l'espace. Elles font partie de réflexions actuelles dans ces mondes scientifiques qui abordent le sensible situé (Blanc, 2019 ; Thibaud, 2013 ; Manola, 2013b), mais aussi de réflexions qui émergent d'autres champs scientifiques, comme l'écologie (Tassin, 2020). L'idée centrale défendue est simple et nous empruntons ici les mots utilisés dans une tribune de *Libération* : « Il ne faut pas compter sur la seule raison pour relever le défi environnemental. Faisons aussi confiance à nos sens, qui nous font voir les ravages du bétonnage, et entendre le silence d'un printemps sans oiseau. » (Tassin *et al.* , 2018).

Le sensible, épreuve de notre existence terrestre

Selon D. Howes et J.-S. Marcoux (2006), le terme sensible, hautement polysémique, revêt plusieurs significations. Pour notre propos, nous nous intéresserons à deux d'entre elles. D'une part, le sensible signifie une certaine attention, écoute, attitude d'hospitalité, comme dans l'expression « être sensible à » (*ibid.*). D'autre part, le sensible est « la vie des sensations » (*ibid.*) ; il est alors notre vie pensée par les sensations et notre sensibilité envers cette vie, envers nous-même et autrui. Ainsi, le sensible englobe à la fois du sensoriel (ce que nous pouvons éprouver par nos sens), du signifiant (le sens donné à ce qui est vécu par les sens) et du qualifiant (le rapport affectif que cela peut produire). C'est par cette triple entrée d'un engagement multiforme dans le monde que le sensible invite à penser l'appréhension de nos milieux de vie.

Le fait de (dé)centrer la pensée écologique sur cette prise charnelle avec le monde nous invite à nous rappeler que nous ne sommes pas DANS le monde mais que nous sommes DE ce monde. « L'expérience de l'environnement ne consiste pas à regarder un paysage extérieur. En fait, il ne s'agit pas simplement de regarder du tout. Parfois, les écrivains tentent d'associer l'environnement à notre environnement physique et au paysage, avec notre perception visuelle comme une scène issue des idées et attitudes à travers lesquelles nous l'interprétons. Pourtant, considérer les êtres humains en dehors de leur environnement est à la fois philosophiquement infondé et scientifiquement faux, et cela entraîne des conséquences pratiques désastreuses » (Berleant, 1997, p. 12[1]). Le sensible permettrait alors d'introduire cette idée que les êtres humains sont des êtres de la nature et qu'en ce sens la scission longtemps opérée, et aussi depuis longtemps mise en question, entre nature et culture n'a plus de sens. La planète n'est pas « simplement » notre maison mais c'est nous, et nous sommes elle.

Outre ce déplacement de pensée, l'engagement par le corps (indissociable de l'esprit) – posture première des travaux sur le sensible – implique inévitablement deux autres choses. En premier, penser le monde par et avec le sensible nous invite aussi à accepter, voire valoriser la « subjectivité », le vécu, l'expérience, les affects comme fondatrices et indissociables de la pensée. En second, cela implique d'intégrer le « faire » *in situ* dans les pratiques, scientifiques mais aussi pédagogiques (Ingold, 2017 ; Sgard et Paradis, 2019). Placer l'être humain et ses expériences sensibles au cœur d'une démarche (scientifique ou pédagogique) implique inévitablement un travail empirique et expérientiel.

Des outils expérientiels pour éclairer l'écologie par le sensible

Saisir, comprendre et plus encore enquêter et enseigner avec les expériences sensibles n'est pas chose aisée. En premier, parce que les rapports sensibles sont, comme déjà dit, multiformes, à la fois sensoriels, signifiants et qualifiants ; ils renvoient aussi bien aux sens qu'aux affects. Deuxièmement, parce que l'expérience est elle-même multiforme ; elle est à la fois « épreuve esthétique : les sens affectifs (pathos) et esthétiques (aisthesis) » ; « expérimentation pratique » ; et « échange interactif (…) avec les autres et avec les choses » (Cefaï, 2009). Troisièmement et de manière plus « pratique », parce que parler de ses expériences sensibles revient à parler de son intimité, d'un vécu personnel, rarement mis en mot (Blanc , 2004 ; Balez, 2000 ; Thibaud *et al.*, 1998). Il en résulte (du moins en Occident) une plus grande facilité à parler des expériences visuelles et, secondairement, sonores, plutôt que des autres. Parallèlement, on observe un repli sur des notions plus usuelles, donc *a priori* une certaine « pauvreté » des champs lexicaux, en même temps qu'une inclinaison à parler de ce qui est jugé négatif dans l'expérience.

Aussi, pour dépasser ces multiples difficultés, les travaux sur le sensible ont très largement produit/inventé d'outils méthodologiques propres. La palette est relativement large et l'objectif ici n'est pas de la détailler dans la mesure où plusieurs écrits ont pu, ces dernières années, donner à voir l'éventail de ces outils méthodologiques (Grosjean et Thibaud, 2001 ; Amphoux, 2003 ; Moser et Weiss, 2003). Nous proposons de présenter uniquement trois outils (cf. encadré ci-dessous) facilement transférables en pédagogie. Ces outils invitent à penser nos expériences sensibles, intègrent le *in situ* et rendent les participants acteurs de la situation (par la marche mais aussi par d'autres mises en action).

Les « **baluchons multisensoriels** » (Manola, 2013a) proposent un outillage pouvant momentanément remplacer l'expression verbale et laissent place à l'intimité de l'expérience afin de libérer le vécu sensible. Concrètement, il s'agit de « raconter », sur une période relativement importante (d'environ une semaine), toutes les sensations et tous les sentiments ressentis au gré des pratiques et des expériences quotidiennes. Pour ce faire, un baluchon (sac) comportant un cahier, des crayons, un appareil photo, un enregistreur sonore et des enveloppes est donné aux participants. L'outil en

[1] Traduction de l'autrice.

question propose alors de multiplier les moyens d'expression, afin de faciliter l'expression de l'expérience sensible, en fonction des supports qui conviennent le mieux à chaque personne : par l'écrit à l'aide du carnet ; par le dessin à l'aide du même carnet ; par l'oral en s'enregistrant soi ou ce qui nous entoure à l'aide du dictaphone ; par la représentation photographique ; par la collecte d'objets, à l'aide d'enveloppes ou du baluchon/sac.

Les « **ateliers promenades** » s'inspirent et se composent de différents outils préexistants (Bailly et Manola, 2019 ; Manola, et al. 2017). Le choix d'intituler cet outil ateliers-promenades relève du fait qu'il se situe à l'interface d'une expérience individuelle d'observation *in situ* fondée sur la déambulation (une promenade) et d'une expérience collective fondée sur un échange (un atelier). Au croisement donc d'expériences individuelles et d'attentes collectives, les ateliers-promenades articulent deux protocoles *in situ*. Un premier temps individuel est structuré par une série de mises en situation conduisant les participants à parcourir, chacun à son rythme, le site d'investigation. Il vise à recueillir les sensations et affects pour mieux comprendre les sens mobilisés, les émotions éprouvées et le besoin ressenti ou pas d'aménager ce lieu, et de quelle façon. Le second temps, collectif, amène les participants à « projecter » le paysage (Besse, 2009). Il est structuré autour d'un échange sur les expériences sensibles individuelles, les attentes et les envies relatives. Pour ce faire, le groupe est invité à produire deux cartes schématiques : une sur les éléments sensibles composant le site, suite à un échange et débat entre les participants ; une sur les lieux, moyens, supports et formes d'action possibles sur le territoire d'investigation. Ainsi, les ateliers promenades sont à la fois un outil de compréhension et de projetation (nous y reviendrons).

Le « **transect** » est « un dispositif d'observation de terrain ou la représentation d'un espace, le long d'un tracé linéaire et selon la dimension verticale, destiné à mettre en évidence une superposition, une succession spatiale ou des relations entre phénomènes » (Robic, 2004). Théorisé en particulier par l'urbaniste-botaniste Patrick Geddes (début XXe siècle), il est aujourd'hui revisité dans des travaux scientifiques, enseignements mais aussi démarches de projet incluant (souvent de manière centrale) les questions sensibles (Tixier, 2016 et 2018). Dans ce cadre, les transects sont une marche linéaire *in situ* (selon une coupe franche dans un territoire) qui est renseignée, par des dessins, des photos, des textes, de la vidéo, mais aussi potentiellement des rencontres (humaines et non-humaines). Mais le transect n'est pas uniquement une pratique de terrain, il est aussi une manière de représenter (nous y reviendrons).

Le temps qu'il fait et le souvenir des saisons de l'enfance ; l'absence de champignons en forêt, le toucher d'un arbre et la connexion avec la terre à laquelle il invite ; la « guerre » menée par certain.e.s contre les cafards, les pigeons ou les moustiques et les rapports avec les non-humains ; la canicule et la fascination pour le climat qui change ; les sons et les couleurs des feuilles en automne et les tomates qui n'ont pas le même goût ; l'absence de chants d'oiseaux dans certaines parties de grandes villes et leur présence assourdissante ailleurs ; les amandiers fleuris un peu trop tôt dans l'année et l'absence de neige dans les stations de ski et à la montagne… L'entrée par le sensible (et par ses outils) permet d'aborder, par des éléments « simples », par des constats de tous les jours ou presque, des questions écologiques contemporaines, sur notre place dans ce monde, sur les évolutions auxquelles il est confronté, sur les défis pour demain.

Le sensible, passeur disciplinaire et créateur de nouveaux récits

Il semble ici important de faire remarquer que les outils présentés sont hybrides, inspirés à la fois des sciences humaines et sociales, des arts, des pratiques de conception. Cette hybridation est lisible par trois aspects : la mobilisation d'outils utilisés par des concepteurs, des artistes et autres professionnels, lors de « diagnostics sensibles » ou d'« immersions dans le site » (ex. prise de photo, récolte d'objets, prise de notes, vidéo) ; la volonté de conjuguer compréhension d'une situation et projetation (et donc potentiellement fabrication d'un nouveau récit) ; la volonté de conjuguer outil de compréhension et outil de représentation. Cela renvoie au fait que le sensible peut être un passeur entre disciplines

scientifiques et un passeur pour lier situation actuelle et projetation future.

Le passage par l'expérience et l'acceptation de la valeur de celle-ci dans la lecture du monde permet d'introduire l'idée que ce dernier est non-unifié, que LA réalité unique est aussi réelle que LES réalités multiples, potentiellement partagées mais issues d'expériences différentes. Le sensible permet alors de faire face à la vielle distinction entre ce qui serait « objectif » et ce qui serait « subjectif ». Embrassant la complexité et la complémentarité des approches, une grande partie des travaux qui touchent de près ou de loin au sensible s'éloignent en ce sens de la mono-disciplinarité pour assumer des positionnements interdisciplinaires[2] voire transdisciplinaires[3].

Cela prend des formes multiples : des évolutions dans les grands champs théoriques qui traitent de près ou de loin du sensible (comme dans l'évolution des théories du paysage invitant une conception de celui-ci moins dualiste et englobant les deux approches historiques, l'une « naturaliste », l'autre « culturaliste » - Luginbühl, 2004), des ancrages dans des frontières disciplinaires (comme c'est le cas pour l'esthétique environnementale – Blanc, 2008), ou encore en fondant des champs scientifiques résolument inter-disciplinaires (comme les « ambiances architecturales et urbaines » - cf. Travaux du CRESSON/UMR AAU - ou encore les « *sensory studies* »). Il semblerait alors que les approches sensibles sont, comme le dit Jean-Paul Thibaud (2016), des « *go-between* », des interstices, des failles entre les disciplines et donc des opportunités de passage entre elles.

En ce sens, aborder les enjeux écologiques par le sensible amènerait à dépasser les découpages et oppositions disciplinaires entre notamment sciences dites dures et sciences dites molles (ou subtiles) et inviterait à penser une « écologie sensible » (comme en font le vœu plusieurs scientifiques – cf. Tassin *et al.* 2018 ; Tassin, 2020 ; Thibaud, 2018). Plus encore et au-delà des disciplines académiques, d'autres croisements sont en œuvre dans les travaux sur le sensible, comme par exemple le rapprochement des approches scientifiques à des pratiques créatives et artistiques. Les outils préalablement évoqués sont un des signes de ces rapprochements. Si nous essayons de transposer cela à des pratiques pédagogiques, il semblerait intéressant d'imaginer un travail « in-between » les disciplines à la fois des sciences de la vie et de la terre, des sciences humaines et sociales, des arts, et des lettres. Ce travail « entre les disciplines » permettrait non seulement d'éclairer les enjeux écologiques par le sensible de la manière la plus multiforme possible mais aussi de pouvoir déplacer le « simple » constat.

En effet, les travaux sur le sensible invitent non seulement à essayer de saisir, décrire et comprendre une situation donnée, mais aussi de la « traduire », de la « représenter » (au sens de la mettre en image ou en son ou en vidéo, etc.), la rendre saisissable par d'autres et partageable. Ces traductions, écritures, représentations, mises en récits prennent des formes variées : montages sonores (combinant par exemple enregistrements *in situ*, voix humaines, et expressions sonores non-humaines) ; vidéos ; textes divers ; installations dans l'espace ; dessins et documents graphiques divers ; mises en débat, etc. Elles peuvent être fidèles d'une certaine réalité pour la révéler mais peuvent aussi se tourner vers l'avenir pour l'imaginer, le projeter, et de ce fait transformer cette réalité…

Dans l'ouvrage intitulé « Résister au désastre », Isabelle Stengers (2019), parlant de la science-fiction, raconte deux choses : la première est que les Sciences Humaines et Sociales ont « oblitéré » la « dimension imaginative » pour « avoir l'air scientifique », elle n'a pas noté (ce n'était pas le propos) que le sensible a été aussi oblitéré pour ces mêmes raisons ; la seconde est que la science-fiction, ou cette dimension imaginative, « est un espace d'expérience pour penser l'exploration des possibles dont nous sommes capables » notamment face aux enjeux écologiques contemporains. Si la dimension imaginative « fertilise le sol des possibles » (Stengers, 2019), alors des nouveaux récits (imaginatifs)

[2] L'interdisciplinarité est la « *situation où les disciplines collaborent et où il y a échange de méthodes et de résultats entre elles* » (Letourneau, 2008) tout en préservant chacune leur existence.

[3] La transdisciplinarité est « *un système total sans frontières stables entre les disciplines* » (Piaget, 1967).

sur la question écologique semblent aujourd'hui nécessaires. Le sensible peut en ce sens être un puissant ingrédient, voire une porte d'entrée à ces nouveaux récits. Dans ce cadre, le sensible se détache de la « réception passive » d'une situation et est pensé comme puissance transformatrice du monde. Cette écologie (du) sensible replacerait la « subjectivité », les expériences et les affects, en phase avec les acceptions dominantes d'action sur nos milieux de vie en invitant à des coexistences humain/non-humain plurielles (Ingold, 2013). Dans notre monde contemporain en crises (environnementale parmi d'autres), les expériences sensibles peuvent aussi être des modes de lecture différenciée de l'espace (Thibaud, 2018) et d'engagement(s) par le corps, dans, avec et par ce monde, amenant à la fois à des prises de consciences mais aussi à des formes d'action collective, des luttes et des résistances (Blanc et Lolive, 2007 ; Chezel, 2018). Ce sont ces résistances que les nouveaux récits, (re)pensant les enjeux écologiques par le sensible, devront éveiller.

Bibliographie

AMPHOUX P. (2003), « L'identité sonore urbaine. Une approche méthodologique croisée », in Moser G., Weiss K. (dir.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme- environnement*, Paris, Armand Colin, p. 201-218.

Bailly E. et Manola T., 2019, « Les ateliers promenades, vers une connaissance sensible », in. Sgard A. et Paradis S., 2019, *Sur les bancs du paysage. Enjeux didactiques*, démarches et outils, Metispresses

BALEZ S. (2000), « L'observation des ambiances olfactives en milieu urbain », dans Mattei M.-F., Pumain D. (coord.), *Données urbaines*, 3, Paris, Éditions Economica, p. 427-435.

BERLEANT A. (1997), *Living in the landscape. Toward an aesthetics of environment*, Lawrence, University Press of Kansas.

BESSE J. -M. (2009), *Le Goût du monde. Exercices de paysage*, Arles/Versailles, Actes Sud/ENSP.

BLANC N. (dir.), (2004), *Des paysages pour vivre la ville de demain. Entre visible et invisible*, Paris, UMR LADYSS – CNRS.

BLANC N. et LOLIVE J. (2007), « Les subjectivités cosmopolitiques et la question esthétique », in Lolive J., Soubeyran O. (dir.), *L'émergence des cosmopolitiques*, Paris, La Découverte.

BLANC N. (2008), *Vers une esthétique environnementale*, Paris, Éditions Quæ.

BLANC N. (2019), « Écologie et sensible. Pourquoi investir les interstices. Entretien avec Nathalie Blanc par Marin Schaffner », in Schaffner M., *Un Sol commun. Lutter, habiter, penser*, Marseille, Wildproject, p. 76-80.

CEFAÏ D. (2009), « Comment se mobilise-t-on ? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de l'action collective », *Sociologie et sociétés*, vol. 41, n°2, p. 245-269.

CHEZEL É. (2018), « La fabrique collective des paysages climatiques. Une enquête avec les parcs éoliens citoyens en Frise du Nord », thèse de doctorat en géographie, sous la direction d'Olivier Soubeyran et Alain Nadaï, Grenoble, université Grenoble Alpes.

GROSJEAN M., THIBAUD J. -P. (dir.), (2001), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèse.

HOWES D, MARCOUX J. -S. (2006), « Introduction à la culture sensible », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 30, n° 3, p. 7-17.

INGOLD T. (2013)*, Marcher avec les dragons*, Le Kremlin-Bicêtre, Zones sensibles.

INGOLD T. (2018), *Faire. Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture*, Bellevaux, Éditions Dehors.

LÉTOURNEAU A. (2008), « La transdisciplinarité considérée en général et en sciences de l'environnement », *Vertig0. La* revue *électronique en sciences de l'environnement,* vol. 8, n° 2.

LUGINBÜHL Y. (2004), « Programme de recherche Politiques publiques et paysages. Analyse, évaluation, comparaisons », synthèse des résultats scientifiques, Paris, ministère de l'Écologie et du Développement durable et de l'Énergie.

MANOLA T. (2013a), « Rapports multisensoriels des habitants à leurs territoires de vie. Retours critiques sur une démarche méthodologique », *Norois*, n°227, p. 25-42.
MANOLA T. (2013b), « La sensorialité, dimension cachée de la ville durable », *Métropolitiques*. En ligne sur metropolitiques.eu
MANOLA T., BAILLY É., DURET H. (2017), « Les ateliers promenades. Des expériences sensibles (paysagères) habitantes aux micro-interventions urbaines », *Projets de paysage*, n° 15. En ligne sur projets de paysage.fr
MOSER G., WEISS K. (dir.), (2003), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin.
PIAGET J. (1967), « Le système et la classification des sciences », in Piaget J. (dir.), *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, p. 1151-1224.
ROBIC M. -C. (2004), « Coupe (Transect) », *Hypergéo*. En ligne sur hypergeo.eu
SGARD A., PARADIS S. (dir.), (2019), *Sur les bancs du paysage. Enjeux didactiques*, démarches et outils, Genève, MētisPresses.
STENGERS I. (2019), *Résister au désastre*, Marseille, Wildproject.
TASSIN J., ATLAN A., BEAU R. *et al.* (2018), « Pour une écologie plus sensible », *Libération*, 4 décembre. En ligne sur liberation.fr
TASSIN J. (2020), *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob.
THIBAUD J. -P., BALEZ S., BOYER N. *et al*. (1998), « Comment observer une ambiance ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 42-43, p. 77-90.
THIBAUD J. -P. (2013), « Ambiances urbaines, écologie sensible », in Euzen A., Eymard L., Gaill F. *Le développement durable à découvert*, Paris, CNRS Éditions, p. 120-121.
THIBAUD J. -P. (2016), « Les puissances de l'ambiance », *in* RÉMY N., TIXIER N. (dir.), *Ambiances, demain. Ambiances, tomorrow,* Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances, Volos, Ambiances Network & universitiy of Thessaly, vol. 2, p. 689-694.
THIBAUD J. -P. (2018), « Vers une écologie ambiante de l'urbain », *Environnement Urbain/Urban Environment*, vol. 13. En ligne sur journals.openedition.org
TIXIER N. (2016), « Le transect urbain. Pour une écriture corrélée des ambiances et de l'environnement », in Barles S., Blanc N. (dir.), *Écologies urbaines. Sur le terrain*, Paris, Éditions Economica, p. 130-148.
TIXIER N. (2018), « Le transect. Un opérateur abductif », in Clot-Goudard R., Huys V., Vernant D. (dir.), *Abduction*, Paris, Vrin, Paris.